

Officiers, 4 numéros. . . .
Hommes de Troupe

1 Mk.
20 Pf.

O F L A G
405 XVII A
G E P R I E T

28 FÉVRIER 1942 NUMÉRO 24
DEUXIÈME ANNÉE

LE CANARD en... KG

LE BI-MENSUEL DE L'OFLAG XVII A



Paix des pâtis semés d'animaux... quelle image parlera mieux à notre cœur de calme et de liberté que cette vision arcadienne évoquée pour nous par notre camarade Drivet dans son article : « Vieilles Histoires de Savoie »

Sommaire

	Page		Page		Page
La ville aux trésors, par René Dubois	2	Vieilles Histoires de Savoie, par J. Drivet	6	Silhouettes du Camp :	
La faune de l'Oflag : Les Présidents, par La Pie Panthère	2	Le Monsieur Pressé, par Paul Fournier	7	Marchand, par Jean Tomasi	10
Patinage à l'Oflag, par Marcel Libert	5	Abraham sacrificant, par G. Fauchon	8	Chronique Religieuse,	
Une visite à Radio-49, par M. L.	4	Un Soir à Saint-Cyr, par Jean Tomasi	8	Bridge, échecs, mots croisés, cuisine, etc...	
Emile Picard, par Jean Leray	5	Matinées littéraires :			
La fin d'une énigme, Le Canard en K.G.	3	Le drame historique, par M. C.	9	En encart :	
		Le Billet de Marchand	10	Le Bulletin No 4 du Centre Pétain	

GFP RES 203

La Ville aux Trésors

LA FAUNE DE L'OFLAG LES PRESIDENTS

par René DUBOIS

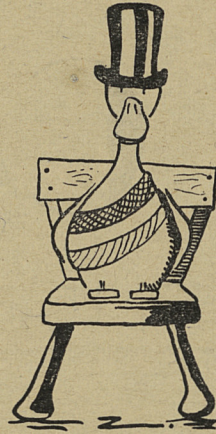
C'EST pas un joyau architectural légué par le passé, non plus l'image de la Cité future, telle que l'imaginait *Métropolis*. En été, basse sur sa colline pelée, elle rappelle la présence des gisements diamantifères de l'Afrique australe; l'hiver, tassée sous la neige, elle ressemble au campement des chasseurs de fourrures. Sortie d'une description de Mayne Reid, ses remparts de fil de fer ne la protègent ni contre les « outlaws », ni contre les bêtes féroces, ils se dressent seulement contre les aspirations de ses occupants. C'est la Cité des hommes sans femmes et sans enfants. Un décret, vieux de six mois, l'a privée de ses vieillards, et c'est tant mieux, car elle n'avait plus besoin de bavards...

C'est maintenant une cité de 4.500 hommes de 22 à 42 ans, « l'élément actif de la population mâle d'une ville de 30.000 habitants », a proclamé récemment son maire. Beaucoup plus! Niort, Moulins, ou Châteauroux comptent-ils autant de notables, autant de magistrats augustes, autant de chefs d'entreprise? Ses effectifs en cadres doublent presque ceux de Nantes et de Toulouse. « De jeunes fourmis isolées de la fourmière refont d'emblée une fourmière parfaite. Mais de jeunes humains séparés de l'humanité ne pourraient reprendre qu'à sa base l'édification de la cité humaine », écrit Jean Rostand. Issus du même naufrage, ces adultes qui possédaient tous les acquis de la civilisation ont reconstruit leur cité à un demi siècle près, mais en inversant les rôles qui leur avaient été assignés. Le sous-préfet qui capte maintenant les ondes venues du ciel ne prend plus d'arrêtés relatifs à la chasse aux corbeaux — et c'est le cantinier qui les prend dans ses rêts. Le Juge de paix sans prétoire est devenu champion de crapette et c'est peut-être le vérificateur des poids et mesures qui pèse en secret les consciences, apprécie les intentions et valorise les mérites. Une seule exception cependant pour le corps enseignant. Cette gent impénitente n'avait qu'une vocation, elle professe toujours; celui-ci aux murs de sa classe, celui-là aux retardataires. Les autres se sont découvert une seconde nature ou plutôt ils ont fait éclore cette nature profonde que la timidité, l'adversité ou l'incompréhension paternelle refoulèrent dès la quinzième année. Maîtres cette fois de leur destin, ils se sont faits artistes, critiques, et théoriciens.

Dites-leur qu'ils furent mauvais maçons ou piètres avocats, que leur importe ces critiques contre un passé qui n'est plus le leur. Mais ne vous avisez jamais d'attaquer la prose d'un néo-journaliste ou les inflexions de voix du chanteur de charme ou encore le jeu incomparable de tel pensionnaire de notre maison de Molière, cela, ils ne vous le pardonneraient pas. Il ne s'agit plus cette fois de l'activité impersonnelle que les événements leur avaient imposée mais de cette belle inspiration jaillie d'eux-mêmes et qu'ils ont su imposer à ceux qui les entourent. Mais alors, direz-vous, quels rôles étonnants, quels immortels chefs-d'œuvre ont dû naître de cette génération spontanée. Dans ce milieu de notables et d'érudits, combien de romans écrits loin d'une femme criarde ou passionnée, que de toiles et de fresques destinées à l'admiration des générations à venir. Une observation impartiale dément hélas ces espérances; dans le vase clos où ils germent, nos fruits sont pâles et rabougris. Ce qui manque à nos artistes, à nos constructeurs, à nos grands hommes, c'est le frais contact des souffles extérieurs, ils créent avec des souvenirs et non plus avec le présent générateur, point de romans loin des femmes, des passions, des champs et des fleurs, point de renouveau pour nos peintres sans horizons; par contre, c'est dans les arts mineurs — oh combien — que les plus humbles d'entre eux passeront à la postérité; privés de toutes les matières communes aux autres hommes, ils ont renouvelé l'artisanat et dans les temps difficiles ils seront sans rivaux dans l'art de fabriquer des luminaires en carton et des petits fourneaux en fer blanc.

Mais alors, que font ici ces hommes, ces prospecteurs saugrenus? Ils font la chasse aux trésors. La plupart découvrent ce qu'ils auraient été s'ils n'avaient pas été ce qu'ils sont. Et cette découverte les comble d'aise. Les autres apprennent à mieux goûter les joies monotones de l'existence : les recoins de leur maison, la tendresse de leur femme et le babillage de leurs enfants. Mais la plus belle des fleurs, ils la cultivent tous sans la connaître, suprême récompense de leurs efforts, elle ne leur sera offerte qu'au moment où ils fouleront à nouveau le sol de leur cité d'origine : c'est la modestie.

René DUBOIS.



Les présidents sont bien gênants pour leurs compagnons d'alvéole. On ne peut pas leur en vouloir de chercher, par tous les moyens, à se donner de l'importance. Mais tout de même, ces défilés de visites à toutes les heures de la journée, ces étalages de dossiers, ces palabres interminables sont bien encombrants et terriblement bruyants.

Il est vrai que tout le monde a sa part de ces inconvénients, car il y a bien peu d'alvéoles qui n'aient pas l'honneur d'abriter un président. L'injustice ne devient criante que quand il s'en trouve deux ou trois dans le même groupe. Alors, le commun des mortels n'a plus qu'à fuir et à chercher un refuge ailleurs : l'heure sacrée de la soupe n'est même plus respectée.

Quand un président n'est pas occupé à recevoir des visites, on peut être certain qu'il est en train de parcourir le camp ou d'assiéger le bureau du Colonel ou encore de discuter avec d'autres présidents pour accomplir l'essentiel et le plus difficile de sa tâche : il essaye de trouver un « local » ou de récupérer celui qu'on lui a « soufflé ». C'est un sport comme un autre. On peut s'amuser à marquer les points.

Parfois le Président se tient dans un coin, l'œil vague, indifférent à ce qui l'entoure. Il est en train de préparer sa prochaine improvisation. Très tard dans la nuit, le pompier de service l'entend encore s'agiter sur sa couchette en murmurant ses plus belles périodes. Il ne retrouve le sourire que lorsqu'il sort de sa « réunion » et s'en va répétant à tous les échos : « Ça n'a pas trop mal marché ».

Mais la vie du président a des moments plus agréables : il est invité aux cérémonies pour représenter son groupement. Et c'est le beau côté du métier : il n'y a qu'à jouir des honneurs et des marques de considération au milieu de ses pairs. Cela fait plaisir de figurer dans cette élite : on se raconte des histoires de présidents et on peut se payer la tête de celui qui est en train d'exercer ses fonctions.

Les présidents se trouvent tellement bien quand ils sont réunis entre présidents qu'on s'étonne qu'ils n'aient pas encore songé à former un groupe des présidents. Ils se sont sans doute heurtés à des difficultés matérielles dues à leur trop grand nombre.

Mais le plus grand intérêt des fonctions de président réside dans le fait que leur place est assez souvent rendue vacante par des libérations. On dirait même qu'on fait exprès de les choisir parmi ceux qui ont de fortes chances de partir bientôt. Comme ça, tous ceux qui ne le sont pas encore ont l'espoir d'être prochainement, eux aussi, nommés présidents.

La pie-panthère.

Mieux vaut lire son "Canard"... que celui des autres

NOS ENQUÊTES

PATINAGE A L'OFLAG

par Marcel LIBERT

L'apparition de la neige sur notre plateau a mis en veilleuse la pratique des sports en plein air. Seules, deux possibilités de garder la forme s'offrent aux sédentaires : la marche et mieux encore le patinage.

Afin de donner satisfaction aux nombreux adeptes de ce sport ailé, le *Cercle Sportif*, menant

est bientôt rompue ! Sans se faire prier, il déclare : « Dès que le soleil daigne faire son apparition, nos adeptes quittent leur baraque bien close et viennent ici prendre un fameux bol d'air. C'est surtout le dimanche après-midi qu'il faut les voir se livrer à d'acrobatiques évolutions. Le capitaine Henriquez,

« fort habiles. L'entretien de la piste est assuré par nos soins. Chaque soir, nous mobilisons, alternativement, les camarades de chaque baraque pour effectuer la " corvée d'eau ". Le matin, armés de grandes raclettes de bois, ils enlèvent la neige tombée au cours de la nuit et découvrent la surface d'une glace d'excellente qualité ».

Quand nous risquons la classique question : « Quels sont vos projets ? », le capitaine Forey nous réplique immédiatement : « L'idée de créer des équipes de hockey sur glace a été abandonnée faute de matériel. Ce sport spectaculaire entre tous aurait, sans aucun doute, attiré, les jours de rencontres, le grand public du Camp. Par ailleurs, nos " bâtisseurs " rêvent de transformer pour l'été notre patinoire en piscine. Hélas ! la quantité de matériaux qu'exigeraient les travaux est considérable. Enfin, les amateurs de galas voudraient finir la saison en beauté en organisant une grande manifestation artistique évoquant les plus beaux jours du Vél' d'Hiv' et de Molitor. Nos champions mettraient au point leurs meilleures figures, exécuteraient des danses... Le capitaine Kessler, le technicien de la radio, installerait un haut-parleur et au rythme



à bien, selon son habitude, la tâche qu'il s'était assignée, a enfin doté le Camp d'une patinoire digne de ce nom.

Nous avons connu l'an dernier, l'essai louable (mais non transformé), de la prairie du 1^{er} bataillon, puis l'ébauche d'une piste à proximité de la Cantine. Cet hiver, dès le 15 novembre, nos camarades Polonais ouvraient la seconde saison sur leur terrain de basket-ball, préalablement inondé. Enfin, dès le début de janvier, grâce à l'effort acharné de courageux volontaires, la grande patinoire était inaugurée. Près de 500 journées de travail ont permis l'installation d'un skating à ciel ouvert, de 50 mètres de long sur 22 de large. Les organisateurs avaient vu grand. Le nombre des patineurs allait croissant; ils peuvent aujourd'hui s'en féliciter. En effet, le *Cercle Sportif* a dû installer, dans la prairie du 3^e bataillon, un panonceau noir sur lequel se détachent, en blanc, ces ordres impératifs :

PATINOIRE

CIRCULATION : Piste extérieure de 4 m. de large.

FIGURES : Centre.

SENS DE ROTATION : de 8 h. à 8 h. 30, piste à main droite ; de 8 h. 30 à 9 h., piste à main gauche..., etc...

En prévision du dégel, un petit volet indique aux acharnés si la patinoire est " ouverte " ou " fermée ".

Présentons-nous maintenant au nom du *Canard en... K. G.*, au capitaine Forey, délégué du *Cercle Sportif* et parlons " patins ". La glace

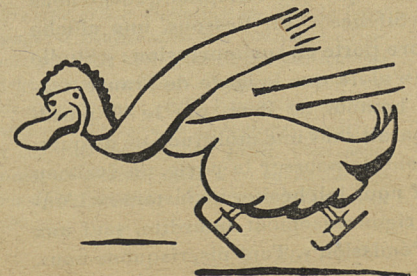


« champion amateur, prodigue ses précieux conseils aux téméraires s'initiant aux " figures " les plus diverses. Les ambitieux parlent déjà de ravis, à leur retour, les lauriers du fameux couple Brunet-Joly !... »

« Les dimensions respectables de la piste nous dispensent de prévoir des horaires. Nos 500 adhérents s'adonnent, sans contrainte, à leur sport de prédilection. Dès l'an dernier, les 50 paires de patins achetées par le *Cercle Sportif* étaient amorties. Leur roulement permet à nos membres d'en disposer le plus fréquemment possible. Nos délégués de baraque règlent à l'amiable les questions de détail. Les patineurs confirmés ont fait venir leurs bottines de France. Par contre beaucoup d'officiers ayant fait leurs débuts cette saison sont déjà

du *Beau Danube bleu*, nos valseurs retrouveraient leurs jambes de grandes vedettes !... »

Le *Cercle Sportif*, dont les initiatives hardies sont connues de tous, nous conviera bientôt à sa " Fête de la Glace ". Souhaitons que les conditions atmosphériques favorisent la réalisation de ce beau projet.



UNE VISITE A RADIO 49

Beaucoup d'entre nous se sont souvent posé la question : « Que peut bien abriter la mystérieuse baraque du Vorlager que nous longeons en nous rendant aux douches ? »

Entrons par la porte ouest et jetons un coup d'œil indiscret. Brutalement, nous tombons en plein « Marché aux puces ». A gauche de l'entrée se dressent des montagnes de paillasses ventruës, plus loin un gratte ciel de vieux seaux à confiture émerge d'une forêt de châlits. Dans le fond à droite, l'atelier des artistes, construit de légers décors, voisine avec le « cimetière » des maquettes de la Semaine de France. Auprès des ruines de la cathédrale de Chartres, Notre-Dame érige sa flèche dominatrice. Le Beffroi de Douai, la Vieille Bourse de Lille et l'Ossuaire de Douaumont attendent patiemment leur clas-



Nos speakers :

A gauche; Gauthey. A droite : Puzin

sement par la Section des Monuments historiques et leur installation définitive dans le « Musée français » du camp. Le métier à tisser et le haut-fourneau, nouvelles victimes de la pénurie de matières premières, espèrent en vain la reprise des affaires. Dédaigneux, le « Beethoven » de Stanislas Wojcieszynski laisse tomber sur ces splendeurs déçues son regard désabusé.

Diab! au milieu de ce capharnaüm, comment allons-nous découvrir le Studio de Radio 49, but de notre enquête? Revenant sur nos pas, un voyant de cellophane rouge nous arrête : « Silence ». En dessous, une affiche multicolore porte en surimpression : « Studio Radio 49 » alors que la carte de France, traversée à hauteur de Paris par le 49^e parallèle, disparaît sous une multitude de disques. Au moment de pousser la porte, un écriteau impératif nous fait hésiter un instant : « L'entrée est rigoureusement interdite, sauf aux heures d'émission ». Tant pis, risquons-nous.

Dufour, speaker de service, nous accueille avec le sourire et, chose bien naturelle, il prend immédiatement la parole : « Voyez comme nous sommes à l'étroit dans notre petit palace ; toute l'installation tient dans un mouchoir de poche ». Sur la cloison du fond se détache, cravaté d'un ruban tricolore, un grand portrait du Maréchal. Immédiatement en dessous se dressent le micro et le pupitre du speaker. A notre gauche, le tourne-disque Paillard, superbe meuble de fabrication suisse, étincelle sous le tableau de commandes truffé de lampes multicolores et de boutons inverseurs, interrupteurs... Une mignonne pendule électrique égrène les secondes et fournit l'heure exacte. A droite, la discothèque conserve précieusement dans ses casiers : des « one-step », des valse, des tangos. Derrière nous, sous le haut-parleur de contrôle, se trouve installé l'amplificateur de secours. Sur les murs sont affichés : le tableau de service, la liste des collaborateurs, le dernier programme de l'Université. Du plafond, tombe, diffusée par un splendide plafonnier construction-Oflag, une lumière douce et tamisée. Voulant marquer dignement la fin du tour du propriétaire, Verdier, armé d'un solide maillet de bois, frappe violemment un énorme morceau de rail tombant du plafond. « Vous voyez, dit-il en riant, ça, c'est le gong ».

Sur le coup de cinq heures, les trois speakers de repos viennent rendre visite aux « copains qui s'y collent ». Nous retrouvons également René Dubois, le Directeur « provisoire », du moins, il le dit, qui déclaré sans tarder : « Ma présence ici devient de moins en moins nécessaire. J'ai été chargé d'aider à la mise en route de Radio 49. Il est grand temps que je regagne mes pénates... celles du Canard. Puzin s'exclame : « Oh, ça va, rien ne presse pour l'instant, change de disque... ».

Maintenant que l'équipe est au grand complet, risquons une question délicate : « Alors Messieurs, que pensez-vous du métier de speaker ? » Dufour enchaîne le premier et réplique : « Ah là là! C'est une tâche toute anonyme et bien ingrate. Il ne faut pas comme au théâtre ou au cabaret, s'attendre à déclencher des applaudissements. En revanche, nous ne craignons ni les coups de sifflet, ni les quolibets. Ceci compense cela. » Son collègue Boisseau, qui s'est vu confier la rubrique Cinéma, réplique : « Le plus cruel est de se lever à 8 heures du matin pour descendre lire le premier bulletin. Pendant ce temps-là, les copains se prélassent sur leur paillasse et apprennent avec une satisfaction non dissimulée que, dehors, il fait moins 22, que le vent souffle du Nord et qu'il neige ». Gauthey,

partageant son avis, surenchérit : « Puis nous revenons à 15 h. 30 et à 17 heures pour lire les bulletins d'informations préparés par nos camarades traducteurs, les lieutenants Paira, Koch et le capitaine Wiltz. Il est vrai qu'il est fort agréable de faire passer un disque préféré en se chauffant auprès de notre bon petit poêle ». « Mais le plus mordru d'entre nous, nous confie Rellier, c'est Puzin. Toujours volontaire pour assurer l'émission spéciale du dimanche, il s'est débattu comme un beau diable pour découvrir le gong et les matériaux nécessaires à l'aménagement de notre discothèque ». Puzin, modeste, ajoute : « Il faut dire que les techniciens : le capitaine



Boisseau

qui assume la critique cinématographique

Kessler, les lieutenants Verdier, Tirlèt et Vernet et leurs deux assistants Gautreau et Petit, ont mené à bien l'installation électrique du studio et du camp et exécuté la splendide décoration de notre auditorium. Ils se sont également donné beaucoup de mal pour mettre au point notre matériel. Maintenant, grâce à leurs patients efforts, nous obtenons, avec des disques parfois bien usés, des transmissions musicales nettement améliorées ».

Félicitations, Messieurs, l'esprit d'équipe règne dans votre Studio. Chacun de vous accomplit, anonymement, la tâche qu'il s'est assignée. Vos diverses émissions rompent la monotonie de notre existence de captifs, versent l'oubli, chassent l'ennui et... les jours s'envolent.

M. L.

Le Drame Historique

LE ROI D'ÉCOSSE

de LA VARENDE

Excellente idée que celle de présenter le théâtre historique aussitôt après la matinée consacrée aux drames de V. Hugo. *Hernani*, *Ruy Blas* étaient, eux aussi, des drames historiques, du moins dans la pensée de leur auteur. En réalité, il n'y a d'historique, dans ces deux pièces, que le nom des personnages, le décor, les costumes et autres détails extérieurs, pour ainsi dire, à l'intrigue. Quant à celle-ci, elle est ce que le poète l'a voulue, c'est-à-dire un enchevêtrement de coups de théâtre, de méprises, de reconnaissances, bref, de tous les procédés les plus usés, de toutes les ficelles du mélodrame. L'imagination joue un rôle plus grand dans cette prétendue reconstitution d'une époque, que la soumission respectueuse au fait historique (1). Il n'en reste pas moins que le drame, tel que l'a réalisé Hugo, a sa place incontestable dans l'évolution du genre, évolution que le lieutenant Dhombres a su retracer à grands traits depuis le Moyen-Age jusqu'à l'époque contemporaine. L'inconvénient de telles vues d'ensemble est souvent d'être trop superficielles ou fastidieuses lorsqu'elles se réduisent à une sèche énumération d'auteurs, de titres et de dates. Remercions Dhombres d'avoir réussi, grâce à un talent qu'il serait superflu de souligner, à rendre cette promenade agréable, amusante même, et fort instructive, car il s'agit là d'un domaine, dans notre littérature, généralement assez mal connu.

Evidemment, il ne pouvait être question de donner un exemple de chacun des aspects qu'a revêtu, au cours des siècles, le théâtre historique. Limités, et par le temps, et par la rareté des textes disponibles, les organisateurs de cette matinée avaient porté leur choix sur Victorien Sardou et un dramaturge contemporain, André Jossot, auteur d'une *Elizabeth ou la femme sans homme*.

J'avoue, à ma courte honte, que j'ignorais tout de Sardou avant ces derniers jours. Dirai-je que je me félicite de ce que la captivité m'a permis de combler une fâcheuse lacune ? Les deux scènes furent données de l'*Affaire des Poines* qui nous firent connaître une histoire que je n'entreprendrai pas de résumer. Les personnages m'ont paru conventionnels, la psychologie assez élémentaire. Cependant, on ne saurait sans une injuste sévérité, refuser à l'auteur l'art de construire une scène, de provoquer l'intérêt et de le soutenir, bref, tout ce qui constitue le « métier ». Et l'on comprend qu'une salle puisse encore s'émuouvoir et admirer. Et puis, je dois l'avouer, l'audition de ces quelques pages a apporté, sinon une consolation, du moins un apaisement à ma conscience. Cet étalage de « linge sale » tend à prouver que notre temps n'a pas eu le triste privilège des scandales étouffés, des pots de vins et des compromissions. Ce sont là des vices éternels, dont l'humanité n'a certes pas lieu d'être fière, mais que les enfants du XXe siècle peuvent, avec une égoïste satisfaction (si l'on peut dire) retrouver chez leurs ancêtres.

Avec *Elizabeth ou la Femme sans homme*, le drame a gagné en profondeur car c'est une étude psychologique qui en fournit le thème. L'auteur a cherché une solution à cette énigme que constitue l'histoire d'Elizabeth et, médecin, il a cru qu'est la vie dans une explication d'ordre pathologique. La virginité mystérieuse de la reine a pour origine un épisode particulièrement odieux de son enfance : Elizabeth a été mentalement violée par le vieil amiral. D'où son horreur que elle avait été confiée à un comte d'Es-

sex. L'explication vaut ce qu'elle vaut. Et je me permets ici de ne pas être d'accord avec Dhombres lorsqu'il estime que l'histoire n'a eu qu'à gagner à cette alliance avec le théâtre. Je crains, au contraire, que le grand public ne soit enclin à accepter comme une vérité ce qui n'est qu'une hypothèse, et à s'en contenter. Rares sont ceux qui, au sortir du théâtre, courront chez le libraire et chercheront, dans des ouvrages érudits ou même de vulgarisation, des éléments complémentaires d'information. J'ai entendu, autour de moi, faire des réserves sur le personnage de la reine, auquel on reprochait une certaine incohérence... cette incohérence — sautes d'humeur, changements brusques d'attitude — n'est-elle pas la conséquence logique du postulat sur lequel repose toute la pièce ? Le drame est précisément dans le déséquilibre physique et moral d'Elizabeth, provoqué par un désir qui ne peut s'assouvir, par la continue violence que cette femme, qui est en même temps une reine, doit s'imposer, par le supplice chaque jour renouvelé que lui infligent l'antagonisme du cœur et du corps et la nécessité de ne rien sacrifier à ses devoirs de souveraine.

Louons donc ceux qui ont eu l'heureuse idée de nous révéler cette tragédie si sincèrement humaine et si émouvante, ainsi que ceux qui ont assumé la lourde responsabilité de l'interpréter devant nous : nos camarades Douet, Brécard et, tout particulièrement Bocquier, que de vigoureux applaudissements ont récompensé du bel et intelligent effort fourni dans le rôle d'Elizabeth. Je n'aurai garde d'oublier ceux qui, der-



BOQUIER
brillant interprète d'Elizabeth

rière le rideau, selon une formule reprise de la lecture — déjà lointaine — de Lorenzaccio, ont véritablement joué (tant leur lecture était vivante), les scènes de Sardou et la première scène d'Elizabeth. Je respecterais leur anonymat volontaire, mais il n'est pas un auditeur qui ne sache, aussi bien que moi, à qui vont ces compliments.

M. C.

(1) « L'histoire n'est qu'un clou où est accroché un tableau », disait Dumas père, qui, au même moment, en usait vis-à-vis de l'histoire avec une égale désinvolture.

Il est assez difficile de faire la part de l'invention romanesque dans la série des chroniques qui ont fait le succès de la Varende. Dans « Man d'Arc », déjà, le roman prenait pied au milieu du récit, mais s'y incorporant suffisamment pour conserver à l'ensemble l'esprit et l'atmosphère de ses autres livres.

A plus d'un titre, « le Roi d'Ecosse », que nous venons de lire, rompt avec la tradition. Quittant sa province de Normandie, l'auteur nous conduit cette fois dans une grande préfecture de la Bretagne terrienne. Nous y assistons à l'histoire extravagante d'un secrétaire valet vivant chez un vieux prêtre, à la fin du siècle dernier, au milieu des mémoires et historiques locaux, et qui à la faveur d'une troublante ressemblance patronymique, se croit — à moitié sincère — le descendant direct de la famille royale d'Ecosse. L'hébergement provisoire d'une petite bohémienne par l'aumônier déclanchera le drame, non seulement dans cette vie paisible, mais par voie de scandale, parmi la collectivité composite qui gravite autour de l'autorité archépiscopale.

Le grand mérite de La Varende a été jusqu'ici de se faire, avec combien d'art et de conviction, l'historiographe de cette noblesse rurale de Normandie, solide et colorée, traditionnelle jusqu'aux plus beaux, jusqu'aux plus vains sacrifices, extrême dans son orgueil comme dans ses passions, voire ses excès, et qui a dominé jusqu'à nos jours la vie de sa province. La Varende a le don de faire vivre la terre sous nos yeux, de cette vie que partagent ses personnages, souvent héroïques, parfois épiques, et tel est son art qu'il force la sympathie et donne de la grandeur à ces gentilhommes dont les exploits réduits à eux-mêmes, sont parfois prosaïques dans leur simplicité.

Mais tout le talent de l'auteur parvient difficilement, cette fois, à nous intéresser à cette histoire un peu décousue. Quel en est, d'ailleurs, le sujet ? Le personnage falot du « prétendant » ? Le vieil abbé victime de sa charité, la petite bohémienne, ou simplement cette grande cité de province qui se réduit sous la plume à des proportions singulièrement modestes ? S'agit-il d'une anecdote locale plus ou moins vécue, elle nous émeut moins que les autres. Mais si c'est là le roman pur, il est assez mal construit, et son manque d'armature fait apparaître davantage les défauts que l'auteur partage avec ses héros. En premier lieu, pour celui-ci, cet esprit de système assez touchant qui le porte à nous présenter le moindre hobereau comme un grand homme pur de toute mesquinerie, dont les vertus et vices ont également de la grandeur, ce qui n'est pas toujours le cas. Et puis, chez ces personnages qui dans le feu de la lecture, semblent sortir d'une belle légende, nous trouvons dans un regard plus froid ce qu'il y a d'étroit, d'un peu vieillot et de sclérosé. Nous avons aimé des héros, nous retrouvons des hommes.

L'atmosphère du récit reste purement « La Varende », et de même qu'il travaille la terre à pleins bras, l'auteur sait nous imposer le climat de cette province facilement reconnue. Tous les éléments qui n'ont pas suffi à rendre le récit cohérent concourent ici à définir une dizaine de ces caractères vivants et colorés qui, à leur tour, composent le visage et l'âme de la vieille ville, sur ce point le Normand est un maître. Le style de La Varende, à peu près dépouillé de ses premiers excès, gagne en simplicité ? N'oublions pas qu'il s'agit en majeure partie d'œuvres écrites depuis des lustres, et sur lesquelles revient la critique de l'homme mûr. Et c'est peut-être cette ardeur disciplinée qui fait la force de son langage ; il obtient ainsi une puissance d'évocation et une précision descriptive d'une indiscutable autorité. Regrettons néanmoins d'avoir à relever encore quelque affectation de style, l'usage intermittent d'archaïsmes ou au contraire de néologismes propres à l'auteur, et une truculence parfois facile. C'est peut-être là beaucoup de sévérité, mais il en va de La Varende comme de ses premiers héros ; on pardonne peu aux meilleurs.

F. HUCHET

GYMNASTIQUE RESPIRATOIRE MARCHAND

Nous abordons aujourd'hui le problème de la gymnastique respiratoire. Voici comment la gymnastique respiratoire agit mécaniquement sur la statique abdominale.

1. — *Action interne.* — Les viscères (estomac, foie, intestins, rate, etc.) dépendent les uns des autres, et finalement sont rattachés au diaphragme par les plus élevés d'entre eux : le foie et l'estomac (dont le cardia présente des adhérences avec le diaphragme).

Or ce dernier est le muscle essentiel de la respiration.

a) Son entraînement par la respiration forcée le tonifie, le « tend », le soulève.

expiration

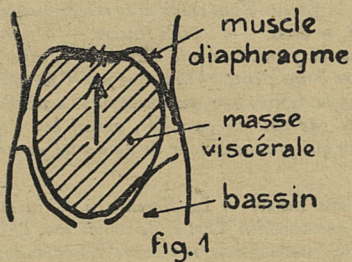


fig.1

b) L'expiration forcée enlève la masse viscérale, l'aspire littéralement vers le haut et vise ainsi à remettre les organes à leur place respective quand il y a des tassements ou des ptoses, ce qui est fréquent (V. fig. 1).

c) Les inspirations forcées pressent fortement, par l'intermédiaire du diaphragme qui est un véritable piston, les viscères sur le fond du bassin et les décongestionnent, les « dégorge », tendant à résorber les hypertrophies, les boursoufflures (V. fig. 2).

2. — *Action musculaire.* — Un thorax « soulevé » par l'éducation respiratoire tend les parois latérales et antérieure de l'abdomen (V. fig. 3 et 4)

inspiration

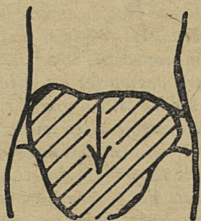


fig.2



fig.3

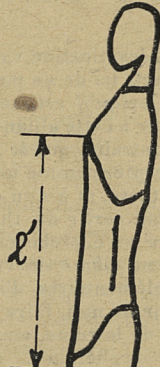
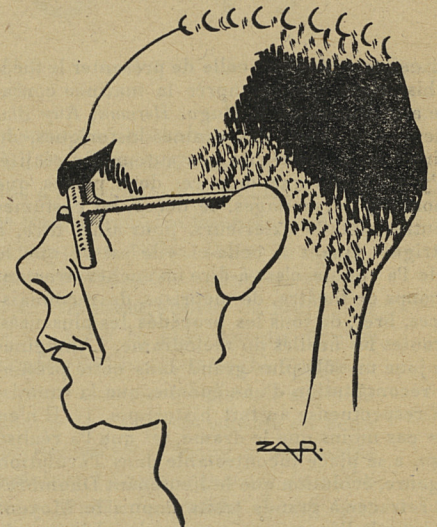


fig.4

Ainsi la gymnastique respiratoire apporte son tribut indiscutable à une bonne statique musculo-organique abdominale.

Dans le prochain numéro, nous exposerons la technique de l'exercice respiratoire.



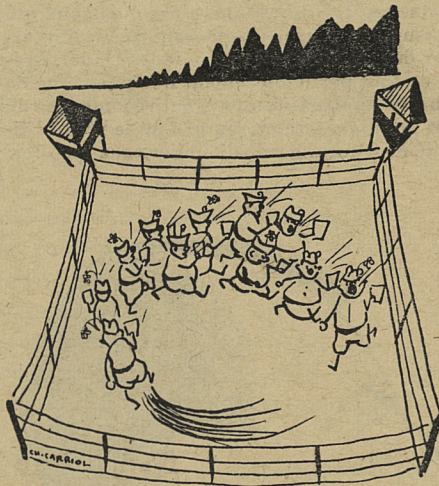
Vous vous souvenez de ces petits athlètes japonais des jeux olympiques : musclés, fins, porteurs de lunettes et silencieux. Souples et doux comme des chattes, toujours emmitoufflés. Marchand c'est un peu ça moins les cheveux et la parole en plus. Car il parle bien et il faut l'avoir entendu traiter du sterno-eleïdo-mastoïdien pour savoir qu'il peut exister une éloquence de la physiologie sportive. Il s'exprime clairement, avec calme, cherche le mot juste et apporte dans ces exposés une précision méticuleuse que l'on retrouve dans ses gestes lorsqu'il prépare les « marques » d'un 200 mètres haies. Sur la cendrée, une élégance racée, un peu mièvre. — Avez-vous remarqué d'ailleurs que l'homme nu, même très beau, est filiforme à distance ? — chez Marchand c'est encore accentué. Dans son parler de carabin il vous dira qu'il fait partie des longilignes mais il ne vous touchera pas un mot de ses qualités athlétiques qui furent grandes et le demeurèrent encore malgré la trentaine. Il est modeste et inquiet et je me souviens d'une réunion d'athlétisme de l'été dernier : au cours d'une éliminatoire il avait, courant contre la montre, renversé trois haies. Il était disqualifié. Comme il repassait près de moi je m'étonnais de ces accidents, lui qui passa les obstacles en les « effaçant ».

« Ne cherche pas loin, me dit-il, avec un sourire crispé, nous ne sommes plus jeunes. » J'ai le même âge que lui et cela m'ennuya. Heureusement pour nous deux, quelques minutes plus tard, dans ce style facile et coulé que nous lui connaissons, il gagnait avec une équipe de moniteurs le relai qui terminait la journée. J'entends encore les commentaires joyeux du professeur et des élèves. Ceux-ci ont en lui une confiance touchante. Marchand sait, moins que Vivien, sans doute, les propriétés mystérieuses des muscles ; mais il sait ce qu'on peut leur demander. Doré le bat de 20 mètres au javelot, mais lui en connaît la technique et en disserte aussi savamment que Gounot peut le faire du jeu de Sarah Bernhardt ou de Lucien Guity. Critérium d'une rare valeur, ce me semble.

« Athlète harmonieux » il l'est incontestablement, et, cette harmonie, il la cherche en d'autres domaines que le sport. La beauté des attitudes, il la connaît, mais il veut aussi la voir partout. Alors, il regarde, lit, vous interroge et se passionne pour Morgan, Huxley, Giono. Attentif et souple, il va en ignorant les choses laides, peut-être parce qu'il ne sait pas les voir.

Jean TOMASI.

IRONIE !



« Une fleur au chapeau, à la bouche une chanson
« Un cœur joyeux et sincère
« Et c'est tout ce qu'il faut à nous autres bons garçons
« Pour aller au bout de la terre...

LES BONNES RECETTES

CREME AU CHOCOLAT

Pour 10, utiliser 2/3 de boîte de lait condensé sucré, 125 gr. de chocolat, 3 cuillérées à soupe de Maïzena et une dizaine de morceaux de sucre.

1°) Faire bouillir le lait et le chocolat avec un litre d'eau.

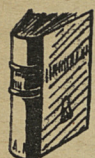
2°) Délayer à froid dans un peu d'eau les 3 cuillérées de Maïzena de façon à obtenir un mélange bien liquide.

3°) Lorsque le chocolat est bien fondu et que le lait bout, y verser très lentement la Maïzena délayée en tournant vivement et sans arrêt le mélange afin d'éviter les grumeaux.

4°) Retirer du feu aussitôt après le premier bouillon et verser la crème dans un moule caramélisé.

Laisser refroidir et servir cette excellente crème accompagnée de quelques gâteaux secs.

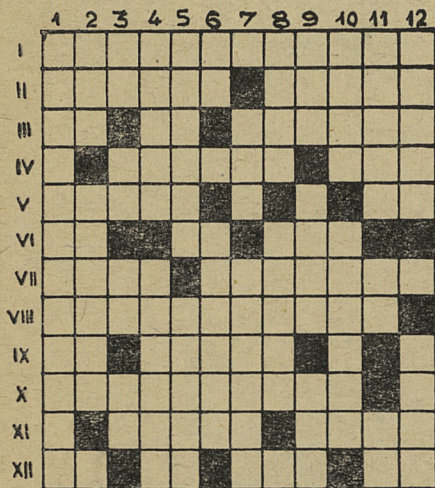
SOUPLET



MOTS CROISÉS



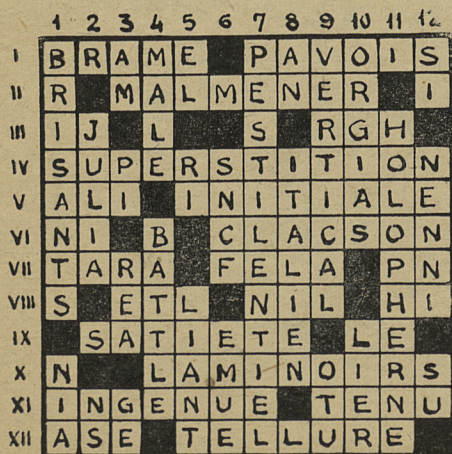
PROBLÈME No 21



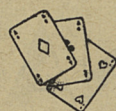
HORIZONTALEMENT. — I. Instrument analogue au phénakistiscope. — II. Si souvent rare. Luites contre le typhus. — III. Les deux tiers d'un masque. Nom qui n'a pas de milieu. Soumis au régime de la semaine anglaise. — IV. Petite excroissance arrondie. Bière anglaise tournée. — V. Les orages en laissent dans l'atmosphère. Diphtongue. — VI. Va avec tout. Initiales d'un service important. Demande plus d'adresse que de force. — VII. D'une vie éphémère. Occupant une position élevée. — VIII. Rendirent capable de trancher. — IX. Initiales d'un patriote français mort en 1914. Ne se laisse pas plier. — X. Lieu d'élection de grands oiseaux. — XI. Avoir à l'œil. Détériorer par l'emploi. — XII. Conjonction. Voyelle doublée. Célèbre bureau de télégraphe. Pronom personnel.

VERTICALEMENT. — 1. Mal considérée, mais florissante. — 2. Se prend dans les voiles. Rappelle un animal. — 3. Belle carte. Patron d'une préfecture. A la suite d'un brevet. Préfixe de répétition. — 4. Gaz rare. Kidnappée par un ruminant. — 5. Derniers vers d'un guillotiné. Terre qui jouit, dans l'antiquité, d'une brillante civilisation. — 6. Sans voiles. Donne, en brûlant, une fumée odorante. — 7. Bière anglaise. Blessé en ne disant que la vérité. — 8. Travaille par en dessous. Remorquée. — 9. Marque distinctive d'un ancien grade. Mauvais élément d'appréciation. Pères des grandes rivières. — 10. Lisière. Capitale d'un beau duché. — 11. Ne se ramasse pas avec les doigts. Fin de verbe. Conjonction. — 12. De grands maîtres en ont fait (singulier). Après le mal.

SOLUTION DU PROBLÈME No 20



BRIDGE



Le prochain tournoi de bridge aura lieu à Pâques, ce sera la réplique au contrat de la coupe de Noël. Plusieurs lecteurs nous l'ayant demandé, nous donnerons désormais la solution des problèmes en même temps que leur énoncé.

SOLUTION DU PROBLÈME No 20

(numéroté 19 par erreur dans notre dernier numéro.)
L'essentiel a été oublié dans l'énoncé : O entame ♠ 10! En ce cas, E a sûrement ♠ A, V 5e au moins, ♠ R et ♣ R. Il s'agit de gagner quelle que soit la place de ♠ D; pour cela, S met ♠ R l'u Mort, E prend et ne pouvant rejouer ♠, joue ♠. S prend du R, car s'il faisait l'impasse et que O ait la D, un retour à ♠ le ferait chuter: alors qu'ayant pris à ♠ il peut jouer ♠ 5 vers la D. E prend et joue ♠, S fait maintenant l'impasse. Si elle échoue, S prendra le retour à ♠, passera ses ♠ et ♠ maîtres, après quoi il p'acera la main chez E par cœur, faisant ainsi deux levées à ♣!

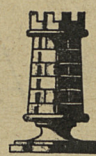
PROBLÈME No 21

Nord ♠ A D 6 2 Sud R 8 3
♥ 8 7 3 A R 2
♦ 6 4 A 8 5
♣ 8 7 6 3 A R 5 2

S joue 3 S. A., et O entame ♠ 7. Plan de S?

SOLUTION

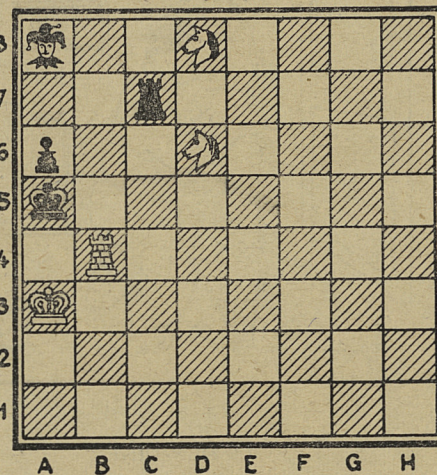
S laisse passer deux fois et prend le 3e tour à carreau; il a vu ainsi quel est l'adversaire qui peut avoir carreau. S doit essayer d'affaiblir un peu en plaçant la main au joueur qui est censé n'avoir que 3 carreaux. Supposons que O soit le joueur dangereux: S joue ♠ R, puis revient au Mort à ♠, joue petit ♠; si E met la D, S laisse passer, sinon il prend de ♠ et cherche le partage des ♠ avant de tenter le coup à ♠. Si les ♠ semblent être 4-4, il faut, au contraire, affaiblir un peu ♣ avant de chercher le partage des ♠.



ECHECS



PROBLÈME No 20



Blancs : Ra5; Tb4; Cd6; Cd8;

Noirs : Ra5; Tc7; Fa8; Pa6;

Mat en trois coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 19

- 1) Fh8! — Ph6
- 2) Tg7! — Re5
- 3) Tg5 — mat.

Chronique Religieuse

LE MOT DE L'AUMONIER

Pourquoi faire un Carême sérieux en captivité? Ne faisons-nous pas pénitence depuis plus d'un an déjà? Certes! Rappelons-nous pourtant tout d'abord ceci: pour que nos souffrances aient une valeur devant Dieu, il faut que nous soyons en état de grâce et que nous acceptions l'épreuve en esprit de soumission à la volonté divine. Il est donc bon de renouveler de temps en temps notre intention en ce sens. D'autre part, le Carême est un temps de remise au point: suivons en cela les conseils que nous donne St Paul dans l'Épître du 1er Dimanche de Carême: « Montrons-nous en toutes choses comme des ministres de Dieu par une grande patience... dans les prisons... » Plus la captivité se prolonge, plus cette vertu nous devient difficile: réagir pour ne pas se laisser abattre sera un effort sérieux et méritoire. Mais l'apôtre précise: « par la chasteté ». Si quelque chose est à reprendre dans nos lectures, conversations, spectacles, chansons, c'est le moment de se ressaisir; — « par la science »: se contraindre à un travail intellectuel ou à une étude religieuse plus suivie; — « par la longanimité et la douceur »: renouveler sa volonté de supporter son prochain malgré ses défauts et les nôtres..., point important de la vie en communauté; — « par l'Esprit Saint » plus souvent invoqué parce qu'il est l'esprit de force et que nous sommes faibles, parce qu'il est l'Esprit Consolateur et que parfois nous sommes remplis de tristesse et d'amertume: — « par une charité sincère » en rendant perpétuellement service autour de soi, surtout dans les tâ-

ches les moins agréables, en évitant tout ce qui divise, tout ce qui est source de discussions stériles, sur des sujets qui nous dépassent... « et ainsi, quoique tristes, nous serons toujours dans la joie; quoique pauvres, nous enrichirons beaucoup d'autres » ne fut-ce que par les trésors de notre cœur...

Relisez cette épître de St Paul; elle vous permettra de garder, pendant cette quarantaine, l'esprit de pénitence qui prépare à la Résurrection.

COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

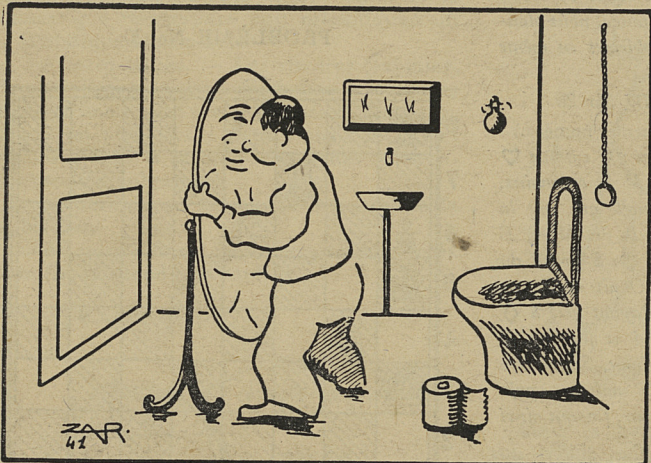
L'année 1942 marque le quatrième centenaire de la rénovation de la ville de Genève suivant les principes théocratiques édictés par Calvin.

C'est en particulier en l'an 1541, au lendemain de son séjour à Strasbourg, que le réformateur publia, en plus de son « Catéchisme », sa « Forme des prières et chants ecclésiastiques » qui a servi, jusqu'à nos jours, de schéma au culte réformé français: la Loi de Dieu, la célèbre Confession des péchés (attribuée parfois à Théodore de Bèze), et le Symbole de la foi, remontent à cette époque lointaine, et c'est à Strasbourg, auprès du réformateur alsacien, M. Bucer, que Calvin en trouva le modèle.

Il est donc juste d'associer dans un même sentiment de reconnaissance les deux grandes personnalités de Bucer et de Calvin lorsque, dimanche après dimanche, nous répétons ces paroles émouvantes et salvatrices que 4 siècles de fidélité ont apportées jusqu'à nous. Le culte est avant tout un élan de joie envers Dieu, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, un acte de communion avec tous ceux qui, dans le présent et le passé, l'ont créé et transmis.

LE CANARD en... GAIETE

APRÈS L'OFLAG



Spleen

A L'EDEN-CINÉ



— J'étais pourtant assis entre deux militaires.



CAPTIVITÉ ET SEXUALITÉ

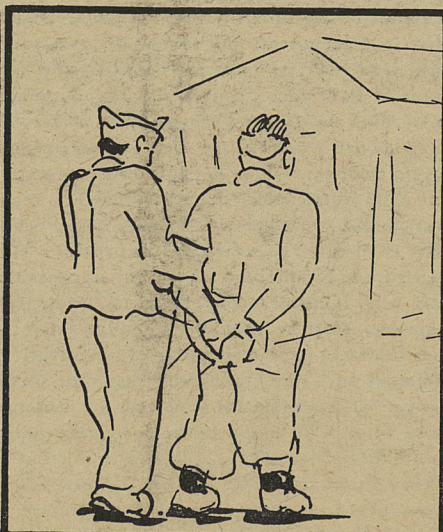


— Tiens ! Sacré galopin, ça t'apprendra à venir m'embêter !

IL VAUT MIEUX S'ADRESSER A UN SPÉCIALISTE



!!!



— Va à l'infirmerie.

